



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

**Dictionnaire Historique, Ou Histoire Abrégée Des
Hommes Qui Se Sont Fait Un Nom Par Le Génie, Les
Talens, Les Vertus, Les Erreurs**

Depuis Le Commencement Du Monde Jusqu'à Nos Jours

[B - Ceu]

Feller, François-Xavier de

Liège, 1797

CER

[urn:nbn:de:hbz:466:1-60787](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-60787)

CÉRATIN, (Jacques) habile grammairien, né à Horn en Hollande, mort à Louvain le 20 avril 1530, étoit très-versé, selon Erasme, dans les langues latine & grecque. On a de lui : I. *De Sono Græcarum Litterarum*, Cologne, 1529; Paris, 1536, in-8°. II. Des additions au *Lexicon Græco-Latinum*, de Manuce, 1524.

CERBIERI, (le comte) natif de la Morée, se distingua par son goût pour la mécanique; il trouva le moyen de voiturier le rocher énorme qui sert de base à la statue de Pierre I à Pétersbourg. On a donné la description in-folio, de toutes les machines qui ont servi au transport de ce rocher, que l'on estime peser 3 millions de livres. Retourné dans sa patrie, le comte avoit fait venir des planteurs de la Martinique, & il y cultivoit avec fruit les cannes à sucre & l'indigo, lorsqu'il fut assassiné avec sa femme, par les gens qu'il payoit pour travailler à cette culture, en 1782.

CERCEAU, (Jean-Antoine du) né à Paris en 1670, entra chez les Jésuites, & s'y fit un nom par son talent pour la poésie françoise & latine. Il mourut subitement, par un accident funeste, en 1730, à Veret, maison du duc d'Aiguillon, près de Tours, au retour d'un voyage où il avoit accompagné Mde. de Conti. Ce jésuite s'annonça d'abord par un volume de Poésies latines, parmi lesquelles il y en a de fort estimables; sur-tout les *Papillons* & les *Poules*; celles-ci, traduites en vers françois, ont plu également en cette langue. Ses vers françois, imités de Marot,

sont fort agréables. « Quelques-unes de ses petites pieces, » dit un critique, respirent un » enjouement & une gaieté bien » plus analogues au génie & » au goût, que tant de dolentes Jérémiades ou de vapeureuses Epîtres philosophiques, dépourvues même du mérite de la versification ». Ses *Réflexions sur la Poésie Françoise*, sont aussi pesantes, que plusieurs de ses poésies sont légères. La regle qu'il donne, pour distinguer les vers de la prose, est ingénieuse, mais fautive. Il a composé encore des pieces dramatiques pour les pensionnaires du college de Louis-le-Grand. Ses comédies sont, le *Faux Duc de Bourgogne*; *Esope au College*; *l'Ecole des Peres*; le *Point d'honneur*, &c. Elles offrent parfois de bonnes plaisanteries & des caracteres soutenus; mais on sent que l'auteur les faisoit à la hâte, & qu'il se fioit trop sur sa facilité. Ce qu'on ne peut s'empêcher d'y estimer, c'est la sagesse & la décence de la composition & des expressions: ce qui dans les pieces de théâtre est une espece de prodige. Il a laissé plusieurs ouvrages commencés. C'étoit son humeur qui dirigeoit son imagination, & cette humeur étoit un peu capricieuse. On a donné une nouvelle & jolie édition des *Poésies du Pere du Cerceau*, Paris, 1785, 2 vol. in-12. Ses autres productions sont : I. *Histoire de la dernière révolution de Perse*, 1728, 2 vol. in-12. II. *L'Histoire de la conjuration de Rienzi, tyran de Rome, en 1347*, 1 vol. in-12. Ces deux ouvrages sont écrits d'une maniere intéressante; on y estime sur-tout une marche

sage & lumineuse, un style noble & naturel, qu'il seroit à souhaiter de retrouver dans un grand nombre d'historiens qui ont plus de réputation que lui. Le P. Brumoy a mis la dernière main à l'*Histoire de Rienzi*. III. Plusieurs extraits du *Journal de Trévoux*, sur-tout des *Dissertations sur la musique des anciens*.

CERCYON, fameux voleur, qui exerçoit ses brigandages dans le pays d'Attique, & qui, forçant les passans à lutter contre lui, massacroit ceux qu'il avoit vaincus. Il avoit, selon la fable, une force de corps & de bras si extraordinaire, qu'il faisoit plier les plus gros arbres l'un contre l'autre, & ensuite il y attachoit ceux qu'il avoit terrassés. Ce voleur fut vaincu par Thésée, qui, après l'avoir abattu sous lui, le punit à son tour par le même supplice qu'il avoit fait souffrir à tant d'autres. Platon fait Cercyon un des inventeurs de la lutte.

CERDA, (Jean-Louis de la) Jésuite de Toledé, est connu par son *Commentaire sur Virgile*, Lyon, 1619, 3 vol. in-fol. Ce format annonce peut-être plus d'érudition que de précision & de goût. Une pensée ordinaire, un mot qui ne dit rien, exercent souvent l'esprit du laborieux & savant commentateur. Il explique ce qui n'a pas besoin d'être expliqué, & disserte pesamment sur ce qu'on doit sentir avec délicatesse. Cet ouvrage le rendit si célèbre, qu'Urbain VIII voulut avoir son portrait. On a encore de lui : I. Un *Commentaire sur Tertullien*, Paris, 1624, in-fol., dans le goût de celui de

Virgile. L'érudition y est prodiguée dans l'un & dans l'autre; & il faut convenir qu'il y a peu de gens qui puissent faire une pareille dépense. II. *Adversaria sacra*, Lyon, 1626, in-fol. « Ouvrage fait, dit » Baillet, avec beaucoup de » travail, pour éclaircir & fa- » ciliter l'intelligence de plu- » sieurs auteurs sacrés & ec- » clésiastiques ». Il mourut en 1643, âgé de plus de 80 ans. — Il ne faut pas le confondre avec de la CERDA, poète Espagnol, dont les Tragédies sont très-estimées en Espagne.

CERDA, (Bernarde Ferreira de la) Portugaise, savante dans la rhétorique, la philosophie & les mathématiques, écrivoit poliment en prose & en vers. On a d'elle un *Recueil de Poésies*; un volume de *Comédies*, & un Poëme intitulé : *Espagna liberata*, &c. Elle vivoit au commencement du 17^e. siècle.

CERDON, hérésiarque du 2^e. siècle, né en Syrie, vint à Rome sous le pape Hygin, & y sema ses erreurs, tantôt en secret, tantôt ouvertement. Ayant été repris de sa témérité, il fit semblant de se repentir, & de se réunir à l'Eglise; mais son hypocrisie étant découverte, il fut absolument chassé. Il admettoit deux principes, l'un bon & créateur du ciel, l'autre mauvais & créateur de la terre. Il rejetoit l'Ancien-Testament, & ne reconnoissoit du Nouveau qu'une partie de l'Evangile de S. Luc, & quelques Epîtres de S. Paul. Il prétendoit encore, dit-on, que Jésus-Christ n'avoit qu'un corps fantastique. La doctrine des deux principes fut la source

de l'hérésie des Manichéens. Voyez MARCION.

CEREIDAS, législateur de Mégalopolis. On rapporte qu'étant sur le point de mourir, il se tourna vers ses amis, & leur assura « qu'il quittoit fort content la vie, parce qu'il étoit » persuadé qu'il alloit bientôt » joindre Pythagore, le plus » sage des philosophes; Hécatée, le plus habile des historiens; Olympe, le plus excellent des musiciens; & » Homere, le pere de la fable, » & le prince des poètes ». Reste à savoir s'il a effectivement rencontré cette illustre compagnie, & quel genre de consolation il en a reçu.

CERÈS, fille de Saturne & de Cybele, sœur de Jupiter, & mere de Proserpine, courut la terre & la mer, pour chercher sa fille que Pluton lui avoit enlevée. Elle apprit aux hommes dans ses courses la maniere de labourer la terre. Depuis elle fut regardée comme la déesse des bleds & des moissons, & la divinité de l'agriculture. De retour en Sicile, elle obtint de Jupiter que sa fille lui seroit rendue, pourvu qu'elle n'eût rien mangé dans les enfers. Proserpine ayant sucé sept grains d'une grenade, ne put revenir sur la terre. Jupiter accorda aux larmes de sa sœur, que sa fille seroit six mois dans les enfers avec son époux, & six mois avec sa mere dans le ciel. On représente cette déesse avec une faucille dans une main, & dans l'autre une gerbe d'épis & de pavots.

CERETA, (Laura) dame de Bresse, recommandable par les qualités de son cœur & de son esprit, fut veuve après dix-

huit mois de mariage, & profita de sa liberté pour se livrer avec ardeur à la philosophie & à la théologie. Elle mourut à la fleur de son âge, & ne vit pas la fin du quinzieme siecle. Elle étoit en relation avec les grands & les savans. On a d'elle soixante & douze Lettres, publiées in-8°, en 1640, par Philippe Tomasini.

CERETUS, (Daniel) médecin de Bresse en Italie, qui vivoit en 1470, a fait quelques poésies latines, que l'on trouve dans le *Sannasar* d'Amsterdam, 1728, in-8°. N. L.

CERF DE LA VIEUVILLE, (Jean-Laurent le) garde des sceaux du parlement de Normandie, né à Rouen en 1674, mort dans la même ville en 1707, à la fleur de son âge, d'un excès de travail. On a de lui une *Comparaison de la musique italienne & de la musique françoise*, contre le *Parallele des Italiens & des François*, in-12. Le style de cet ouvrage, semé d'anecdotes sur l'opéra françois, est fort vif. L'auteur y soutient l'honneur de sa patrie avec autant de feu, qu'on en a montré depuis contre le célèbre Jean-Jacques. C'étoit l'abbé Ragueneau qui avoit attaqué la musique françoise & exalté l'italienne. Il défendit son sentiment, & le Cerf le sien. Celui-ci publia deux nouveaux volumes. Le médecin Andri, alors associé au Journal des savans, tourna cet ouvrage en ridicule, après avoir parlé avec éloge de celui de Ragueneau. Le Cerf, piqué au vif, répondit par une brochure intitulée: *L'Art de décrier ce qu'on n'entend point, ou le Médecin musicien*. L'ouvrage a toute l'amertume que le titre promet. Fontenelle disoit que si quel-

qu'un, par une vivacité & une sensibilité extrêmes, avoit jamais mérité le nom de fou, de fou complet, de fou par la tête & par le cœur, c'étoit le Cerf de la Vieuville. Mais comme la folie n'exclut que la raison, & non l'esprit; le Cerf en avoit beaucoup, & même tant, qu'il n'avoit pas le sens commun. — Philippe LE CERF DE LA VIEUVILLE, religieux bénédictin de St-Maur, a écrit une *Bibliothèque historique des auteurs de sa congrégation*, La Haye, 1726, in-12. Ouvrage superficiel qui a été effacé par l'*Histoire littéraire* de cette congrégation, de D. Taffin.

CERINTHE, hérésiarque, disciple de Simon le magicien, commença à publier ses erreurs vers l'an 54. Il attaquoit la divinité de J. C., & n'admettoit en lui que la nature humaine. S. Jean écrivit son Évangile à la prière des fideles, pour réfuter ces erreurs sacrilèges. On ajoute même, qu'ayant trouvé Cerinthe dans les bains publics, où il alloit pour se laver, il se retira avec indignation, en disant: *Fuyons, de peur que nous ne soyons abimés avec cet ennemi de Jesus-Christ.*

CERISANTES, (N. Duncan, sieur de) fils de Marc Duncan, gentilhomme Écossais, établi à Saumur, servit de bonne heure. Il suivit le duc de Guise dans la fameuse expédition de Naples, & mourut pendant le siège de cette ville en 1648. Il fit un testament, par lequel il laissa des legs considérables à tous ses parens & à tous ses amis: il avoit à peine de quoi se faire enterrer; mais il se croyoit déjà propriétaire de tous les biens que le duc de Guise lui

avoit promis pour l'engager à le suivre. Il se mêloit de poésie, & s'il n'avoit fallu, pour réussir en ce genre, qu'une tête chaude, il auroit excellé.

CÉRIZIERS, (René) Jésuite, mort en 1662, a traduit le *Traité de la Consolation de la Philosophie* de Boëce, & donné la *Consolation de la Théologie*, dont on a fait plusieurs éditions. Il a traduit aussi les *Confessions* & les *Soliloques* de S. Augustin, ainsi que *La Cité de Dieu*. On a encore de lui d'excellentes *Réflexions chrétiennes & politiques sur la vie des Rois.*

CERONI, (Jean-Antoine) sculpteur Milanois, mort à Madrid en 1640, à l'âge de 61 ans, fut appelé en Espagne, à cause de sa grande réputation, par le roi Philippe IV. Les beaux Anges de bronze (un des principaux ornemens du nouveau Panthéon de l'Escorial), & la célèbre façade de l'église de S. Etienne à Salamanque, sont ceux de ses ouvrages qui ont le plus contribué à immortaliser son nom.

CERQUOZZI, voyez MICHEL-ANGE DES BATAILLES.
CER VANTES SAAVEDRA, (Miguel) naquit l'an 1549, en Espagne. Il a cela de commun avec Homere, qu'on ignore sa patrie. Enrôlé à 22 ans sous les drapeaux de Marc-Antoine Colonne, il se trouva comme simple soldat, à la bataille de Lépante, s'y signala & y perdit la main gauche. Esclave ensuite pendant cinq ans & demi, il apprit de bonne heure à supporter l'adversité. De retour en Espagne, où il avoit été regardé dès son jeune âge comme le meilleur poète de son tems, il fit jouer ses Comédies avec le

plus grand succès. Son *Don Quichotte de la Manche* acheva sa réputation. Le duc de Lerme, premier ministre de Philippe III, peu ami des talens & des gens-de-lettres, le traita un jour avec trop peu de considération. Cervantes s'en vengea en entreprenant une satire fine de la nation & du ministre, entêtés alors de chevalerie. Cet ouvrage, traduit dans toutes les langues des peuples qui ont des livres, est le premier de tous les romans, par le génie, le goût, la naïveté, la bonne plaisanterie, l'art de narrer, celui de bien entremêler les aventures, celui de ne rien prodiguer, & sur-tout par le talent d'instruire en amusant. On voit à chaque page des tableaux comiques & des réflexions judicieuses. Un jour que Philippe III étoit sur un balcon du palais de Madrid, il aperçut un étudiant qui, en lisant, quittoit de tems en tems sa lecture, & se frappoit le front avec des marques extraordinaires de plaisir : *Cet homme est fou*, dit le roi aux courtisans, *ou bien il lit Don Quichotte*. Le prince avoit raison, c'étoit effectivement ce livre que l'étudiant lisoit. "C'est un ouvrage, » disoit St-Evremond, que je » puis lire toute ma vie, sans en » être dégoûté un seul moment; » de tous les ouvrages que j'ai » lus, ce seroit celui que j'ai- » merois le mieux avoir fait. » J'admire comment, dans la » bouche du plus grand fou de » la terre, Cervantes a trouvé le » moyen de paroître l'homme » le plus entendu & le plus » grand connoisseur qu'on puisse » se imaginer ». Le même écrivain donnoit pour tout conseil à un exilé, celui d'oublier sa maî-

resse, & de lire *Don Quichotte*. Ce chef-d'œuvre, qui devoit faire la fortune de Cervantes, lui attira des persécutions. Le ministre le fit maltraiter, & il fut obligé de discontinuer. Un Alonzo Fernandès de Avellaneda, écrivain pitoyable, s'étant avisé de le continuer, & de décrier l'auteur après l'avoir pillé, Cervantes se vit obligé de reprendre son ouvrage. Ce travail ne l'empêcha pas de mourir de faim en 1616. Outre son *Don Quichotte*, traduit en françois par Filleau de St-Martin, en 4 vol. in-12, on a de lui: I. *Douze Nouvelles*, La Haye, 1739, 2 vol. in-8^o; traduites en françois, en 2 vol. in-12, La Haye, 1744; Paris, 1775, in-8^o. Le génie de l'auteur de *Don Quichotte* s'y montre de tems en tems; la plupart sont agréables. II. *Huit Comédies*, dont les caractères sont bien soutenus. III. *Galatée*, pastorale en 6 livres. Il débuta par cet ouvrage qui a été librement traduit en françois par M. de Florian, Paris, 1784, 1 vol. in-18. IV. *Perfiles & Sigismonde*; roman traduit en françois, 1740, 4 vol. in-12; on en trouveroit peu qui offrissent plus d'aventures surprenantes, & une plus grande variété d'incidens épisodiques. V. *Voyage du Parnasse*, satire ingénieuse. La Vie de Cervantes a été écrite par Don Gregorio Mayans y Siscar, & traduite en françois, Amsterdam, 1740, 2 vol. in-12; elle a été mise à la tête de l'édition espagnole de *Don Quichotte*, imprimée à Londres en 1738, 4 vol. in-4^o. Les dernières éditions de la version françoise de *Don Quichotte* sont en 6 vol. Mais les deux derniers ne sont point

de Cervantes, & font indignes de lui. Il y a une autre suite en 8 volumes, qui est pitoyable. On a une jolie édition de l'original de *Don Quichotte*, faite en Hollande en 4 vol. in-12, avec de belles figures. *Les principales Aventures* de ce roman ont été imprimées à la Haye, 1746, in-fol. ou in-4°, avec des estampes de Coypel & de Picart le Romain. Les mêmes planches retouchées ont servi pour la belle édition de Liege, 1776.

CERVEAU, (René) prêtre du diocèse de Paris, se distingua par son zèle pour l'orthodoxie, & employa une grande partie de son loisir à venger la mémoire de ceux qui ont combattu pour les décisions de l'Eglise, contre les novateurs qui s'opiniâtrent à vouloir rester dans son sein pour d'autant mieux le déchirer. Son principal ouvrage est : *Nécrologe des plus célèbres défenseurs & confesseurs de la vérité du 17e & 18e siècle*, Paris, 1760 & années suivantes, 6 vol. in-12. Cet ouvrage peut aussi beaucoup servir à l'histoire littéraire. On a encore de lui : I. *L'Esprit de Nicole*, 1765, in-12. II. *Poème sur le Symbole des Apôtres, & sur les Sacremens de l'Eglise*, 1768, in-12. Ce pieux écrivain mourut en 1780.

CERULARIUS, voyez l'article MICHEL.

CÉRUTTI, (Jean-Antoine) ci-devant Jésuite, de l'académie de Nancy, né en Piémont le 13 juin 1738, mort à Paris le 3 février 1792, se fit d'abord connoître par des *Discours* & des *Lettres* sur différens objets, remporta deux prix à l'académie de Montauban en 1760, & la même année celui d'éloquence à Toulouse. Mais ce

qui lui fit le plus de réputation, ce fut l'*Apologie de l'Institut des Jésuites*; les matières, les raisonnemens, les vues principales lui en avoient été fournies: il y mit la façon, qui lui valut une pension de la part du Dauphin, fils de Louis XV. Il la perdit pour avoir eu la lâcheté de prêter le serment abjuratoire de ce même Institut, exigé par les parlemens. Tout ce qu'il a écrit, est plein d'esprit, mais de cet esprit recherché, qui bien loin de donner du prix aux bonnes choses, ne fait que les déprécier. On trouve des vues excellentes & des idées neuves dans son *Discours sur l'Intérêt d'un Ouvrage*; mais elles sont défigurées par un style affecté, plein d'antitheses & de pointes: ce qui porteroit presque à croire que l'*Apologie des Jésuites* n'est pas de lui. L'esprit ne plaît qu'autant qu'il affaibonne la raison, sans chercher à se montrer. Ce défaut se fait moins sentir dans sa *Lettre sur les avantages & l'origine de la gaieté françoise*, & dans son *Discours sur l'origine du desir général de transmettre son nom à la postérité*. A la fin de sa carrière il s'est livré tout entier à la démocratie, & a enfanté plusieurs diatribes où la haine de la Religion va de pair avec les plus creuses spéculations de politique: une entr'autres sur *les assignats & le papier-monnoie*. Ce qui lui fit attiré d'un critique un peu sévère le nécrologe suivant.

» L'état y gagneroit beaucoup,
 » si quelques hommes du même
 » genre & de la même affilia-
 » tion payoient le même tribut
 » à la tranquillité publique. Ja-
 » mais homme ne fit de l'es-
 » prit un abus plus dangereux.

» jamais on n'eut des opinions
 » plus fausses, des principes
 » plus erronés, un style plus
 » chargé de *concelli*. Jamais on
 » ne connut moins la véritable
 » éloquence. Je ne parle point
 » des variations dans ses sys-
 » tèmes, qui trahirent sa du-
 » plicité : il auroit pu, du
 » moins, faire excuser l'exal-
 » tation de sa tête par les
 » vertus d'un sujet fidele &
 » d'un citoyen ami des loix.
 » Mais le moraliste, en lui,
 » eut tous les défauts de l'ora-
 » teur. Il est malheureux pour
 » sa mémoire, qu'il ait joué
 » un rôle dans cette tragédie
 » sanglante, dont tant de fac-
 » tieux sont les auteurs. Ses ou-
 » vrages seroient morts avant
 » lui; mais son titre de fac-
 » tieux lui survivra ».

CÉSAIRE, (Saint) frere de
 S. Grégoire de Nazianze, &
 médecin de l'empereur Julien,
 conserva une foi pure & des
 mœurs innocentes, au milieu
 d'une cour païenne. Il se joua
 de la dialectique de Julien, &
 lui prouva un jour avec tant de
 force l'impiété de l'idolâtrie,
 que ce prince s'écria : *O bien-
 heureux pere ! O malheureux
 enfans !* Paroles qui marquoient
 le bonheur du pere d'avoir pro-
 duit de tels enfans, & le mal-
 heur des enfans d'être si fermes
 dans une religion qu'il croyoit
 mauvaise. Césaire s'exila lui-
 même de la cour, & se retira
 dans sa famille, à la priere de
 Grégoire de Nazianze. Il fut
 ensuite questeur de Bithynie,
 & mourut en 369. S. Grégoire
 de Nazianze, qui pour lors n'é-
 toit encore que simple prêtre,
 prononça lui-même l'oraison
 funebre de son frere Césaire,
 devant son tombeau & en pré-

sence de son pere & de sa mere.
 On ignore le lieu de sa mort;
 mais il est certain qu'il fut in-
 humé à Nazianze. On lui attri-
 bue quatre *Dialogues* qui ne sont
 pas de lui, quoiqu'ils se trouvent
 dans la *Bibliothèque des Peres*.

CÉSAIRE, (Saint) né en
 470, près de Châlons-sur-Saône,
 se consacra à Dieu dans le mo-
 nastere de Lérins, sous la con-
 duite de l'abbé Porcaire. Ses
 austérités l'ayant rendu malade,
 on l'envoya à Arles pour réta-
 blir sa santé. Trois ans après il
 fut élevé, malgré lui, sur le
 siege de cette ville. Il gouverna
 son diocese en apôtre. Il fonda
 à Arles un monastere de filles,
 & leur donna une regle, adop-
 tée depuis par plusieurs autres
 monasteres. La calomnie vint
 interrompre les biens qu'il fai-
 soit à son diocese. On l'accusa
 auprès d'Alaric d'avoir voulu
 livrer aux Bourguignons la ville
 d'Arles : on le calomnia de nou-
 veau auprès de Théodoric ;
 mais ces deux princes reconnurent
 l'innocence de cet homme
 apostolique, ainsi que la mé-
 chanceté de ses calomniateurs.
 Son nom n'en fut que plus
 célèbre. Dans un voyage à
 Rome, où il étoit désiré depuis
 long-tems, le pape l'honora du
Pallium, & permit à ses dia-
 cres de porter des dalmatiques
 comme ceux de l'Eglise de
 Rome. On croit que c'est le
 premier prélat d'Occident qui
 ait porté le *Pallium*. Le pape
 ajouta à ces honneurs le titre de
 son vicaire dans les Gaules, avec
 le pouvoir de convoquer des
 conciles. Césaire présida à celui
 d'Agde en 506, au second con-
 cile d'Orange en 529, & à plu-
 sieurs autres. Il mourut en 544,
 la veille de la fête de S. Augu-